

# Nantes Sud entre mémoire et histoire



*Bulletin n°5 / mai 2011*

*Exemplaire gratuit*



Vue aérienne du quartier du Clos Toreau en 1994. / © AMIN

*Bulletin réalisé par le Groupe Mémoire Nantes Sud et les Archives municipales de Nantes*

# Edito

L'inauguration, le 17 septembre 1966, de la deuxième ligne de ponts a été l'aboutissement d'un projet fort ancien qui a profondément modifié le quartier Nantes-Sud. A nouveau, depuis l'arrivée du Busway, le quartier connaît d'importantes transformations de part et d'autre du boulevard Emile Gabory.

Le Groupe Mémoire a donc choisi d'évoquer ces transformations urbaines en mettant l'accent sur la naissance de la cité du Clos Toreau. La vie sociale du quartier sera évoquée dans les prochains numéros. Vos témoignages et vos photos seront les bienvenus.

«Un quartier au musée» est l'invitation lancée auprès des associations du quartier par le musée des Beaux-Arts de Nantes. Invitation à laquelle le groupe mémoire a volontiers répondu en proposant, les 3 et 7 avril dernier, une lecture de témoignages sur la période de la guerre.



© Ville de Nantes - Musée des Beaux-Arts - Photographie : C. CLOS



## Sommaire

<i>Edito</i>	<i>p.02</i>
<i>Le Clos Toreau, des vignes aux tenues maraîchères</i>	<i>p.03</i>
<i>Le «Triangle» : la rue du Clos Toreau, les avenues Louis Loucheur et Louis Blériot</i>	<i>p.05</i>
<i>La deuxième ligne de ponts et le boulevard Emile Gabory</i>	<i>p.09</i>
<i>Les destructions de la RN 148 bis</i>	<i>p.10</i>
<i>La cité HLM du Clos Toreau</i>	<i>p.14</i>

Conception et réalisation : Groupe Mémoire Nantes Sud et Archives municipales de Nantes.

Comité de rédaction : Lucette Piveteau, Annie Héraud, Monique Cassard, Robert Laly, Christian Logeais, Jeannine Lévêque (Groupe Mémoire), Nathalie Barré, Charlotte Guérin (Archives municipales de Nantes)

Maquette et mise en page : Archives municipales de Nantes.

Crédits photographiques : Archives municipales de Nantes et collections particulières.

Recherches documentaires : Archives municipales de Nantes.

Remerciements à l'ensemble des personnes interviewées.

Groupe Mémoire Nantes Sud : Equipe de Quartier 2 Route de Clisson 44000 Nantes T. 02.28.00.00.60.

Publié par les Archives municipales de Nantes 1 rue d'Enfer 44000 Nantes T. 02.40.41.95.85 / mai 2011

Impression : LNG Imprimerie / Tirage à 2 000 exemplaires.



# *Le Clos Toreau, des vignes*



L'étymologie du Clos Toreau indique la vocation viticole du lieu. Avant la Révolution, le Clos Toreau relevait de la juridiction du prieuré de Pirmil. En 1640, M. De Launay *«achetant vingt huit gaullées de vigne rouge situées en deux endroitz en Clos Thoreau s'engage à faire obéissance en la cour et juridiction du prieuré de Pirmil de quy les dictes choses sont tenues»*.

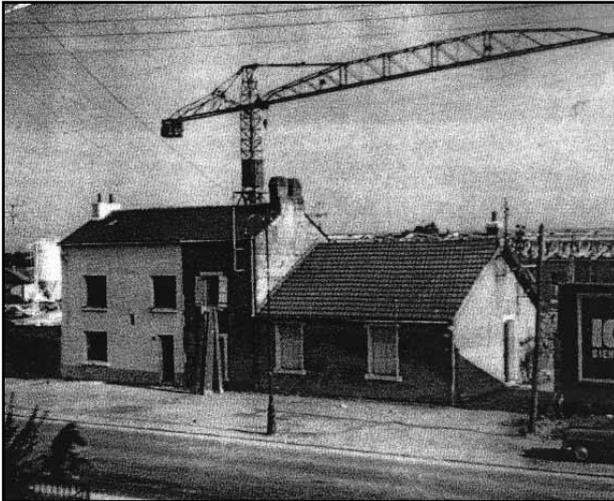
La vocation viticole de Saint-Sébastien est attestée dès le 15ème siècle par divers documents qui font régulièrement état des vins dans la paroisse.

Les clos les plus importants étaient situés le long de la Loire sur toute la côte Saint-Sébastien. Parmi les plus souvent cités, on trouve le Clos Toreau. Au début du 17ème siècle, se trouvent surtout à Saint-Sébastien des vignes rouges, *«six hommées ou environ de vigne rouge situées au grand Clos Thoreau en trois divers endroitz. Deux petits razotz de vigne rouge contenant ensemble quatre gaullées de terre ou environ situées en unz clos appelé le Cloz Thoreau en la dicte paroisse»*. (Extrait «Du village à la cité-jardin. Saint-Sébastien-sur-Loire depuis ses origines» - P.Durand, D.Guyvarc'h, F.Macé et les amis de Saint-Sébastien - p.39 et p.69)



Vue aérienne du quartier en 1956 / © AMN

A partir de la Révolution, les vignes ont progressivement cédé la place à la culture maraîchère. Comme nous l'avons déjà évoqué dans notre bulletin n° 2, cette activité, caractéristique du quartier, a perduré jusqu'aux années 90. Charles se souvient des anciens maraîchers en activité de part et d'autre de l'actuel boulevard Emile Gabory.



© Collection particulière

La maison Guillard en 1968 avant la construction du centre commercial SUMA, à l'emplacement de l'actuel Super U

*«Je peux vous dire exactement qui occupait l'emplacement au niveau de tous les immeubles de la cité du Clos Toreau. Il y avait entre l'actuel boulevard Emile Gabory et la rue Bonne-Garde, trois maisons de maraîchers : une de la famille Laheux située devant le dancing, une de la maison Baudy, et celle d'un autre Laheux.*

*En descendant derrière les anciennes maisons du Clos Toreau, il y avait des jardins de particuliers avec quelques pommiers. Il y avait même encore un morceau de vigne, du gros plant.*

*Entre le boulevard Emile Gabory et la route de Clisson, ma grand-mère Guillard avait sa tenue maraîchère, à l'emplacement exact du Super U. On avait la moitié des terres à l'emplacement du Super U. La tenue allait jusqu'à la rue Bonne-Garde. Elle était tout en longueur et longeait le cimetière. Juste à côté, il y avait la maison de mes parents. La tenue maraîchère était à cet endroit-là depuis plus de deux cents ans. Au temps de la Révolution, on en retrouve la trace dans les archives de la paroisse.*

*Il y avait uniquement ces quelques maisons et les tenues maraîchères autour. Ça représentait au moins quinze à vingt hectares. C'était uniquement des terrains privés, et en dehors des rues Saint-Jacques et Bonne-Garde, il n'y avait aucun autre passage public.*

*C'était de très anciennes tenues maraîchères, beaucoup de cultures sous châssis. Elles avaient remplacé les pépinières fruitières abandonnées durant la guerre 14-18. Dans les années 20, la région parisienne était très demandeuse des primeurs des maraîchers nantais».*



## « Le Triangle » : la rue du Clos Toreau, les avenues Louis Loucheur et Louis Blériot

### Un petit lotissement des années 30

**Si le Clos Toreau a longtemps été une terre de vignes et de tenues maraîchères, le quartier alentour s'est urbanisé bien avant la construction de la cité elle-même. Les rues du ClosToreau, Louis Blériot et Louis Loucheur se composent d'habitations individuelles dont une partie date des années 30 et que l'on appelait «maisons de la Loi Louis Loucheur», du nom d'un ministre de la Troisième République.**

Au cours des années 30, pour faire face à une demande croissante de logements, de nombreux lotissements émergent à Nantes, en périphérie du centre-ville. La loi Loucheur, votée en 1928 afin de répondre à la crise du logement due au manque de construction dans la période d'après-guerre, soutient cette croissance urbaine. En effet, en offrant des prêts à des taux attractifs pour la construction d'habitations

individuelles et collectives, cette loi encadre un programme quinquennal de construction de 260 000 logements sur l'ensemble du territoire français dont 200 000 HBM (Les Habitations à Bon Marché, appelées HBM, correspondaient, jusqu'en 1949, aux actuelles HLM - Habitations à Loyers Modérés).

C'est dans ce contexte, que le 19 mars 1931 Francis Chedorge, expert-géomètre rue Dos d'Ane, dépose auprès des services municipaux un plan de lotissement d'un terrain d'un peu plus de deux hectares, appartenant aux familles Guillouard et Brelet, situé au «ClosToreau». Approuvé par le Préfet le 29 mars 1932, ce projet prévoit un découpage du terrain en 38 lots, ainsi que l'ouverture de deux nouvelles voies. Dès 1932, ces dernières rendent hommage à Louis Loucheur ainsi qu'à Louis Blériot, pionnier de l'aéronautique française.

**Les parents de Danielle sont arrivés rue du Clos Toreau en 1949, un an avant sa naissance. Elle se souvient de la période qui a précédé la transformation du quartier.**



La maison de Danielle, rue du Clos Toreau en 1952

«La rue du Clos Toreau formait un triangle avec les rues Louis Blériot et Louis Loucheur, qui toutes les deux étaient des voies privées non goudronnées. A l'intérieur de ce triangle, ce n'était que des jardins avec des murs en parpaings. Pour les passages de maison, il y avait des buses, mais autrement, c'était des fossés. J'ai connu le côté Saint-Sébastien, non construit et il y avait, un grand portail jaune déglingué. Tout ce secteur appartenait au château qui lui était plus bas, vers la Garillère. Ça a été construit dans les années 60».

Les maisons basses étaient souvent mitoyennes avec une entrée, un couloir et deux pièces. Au fond de ces deux pièces, il y

*avait une grande cuisine. Souvent, les gens avaient diminué la cuisine pour installer une salle d'eau avec des WC. Au départ les WC étaient dehors. On se lavait tous les matins à l'évier, et toutes les semaines, ma mère faisait chauffer une grande bassine d'eau. On se lavait dans la grande bassine en zinc. Ma sœur était déjà adolescente, et mon père allait faire un tour dans le jardin pendant qu'elle se lavait. Donc pas de wc à l'intérieur, il y avait dans la chambre de mes parents un seau de nuit. Moi, quand j'étais plus grande, je passais par la fenêtre de ma chambre et j'allais dans le jardin».*

**A l'intérieur de ce triangle de maisons, une vie de quartier s'est vite installée :**  
«C'était une vie de quartier. Mon père était instituteur à la Ripossière, il y avait aussi des gens des chantiers, des dockers.... Rue de la Garillère, il y avait un monsieur qui était prof d'atelier au lycée Livet. Dans les années 50, tout le monde avait son jardin potager, ses poules, ses lapins, et il y avait une solidarité. Les gens prenaient leurs plants à la graineterie Haury et se les échangeaient. En face, il y avait un monsieur qui était commercial dans les bouchons. Les gens achetaient leur vin en baricaut et ils le mettaient en bouteille ensemble.

*Il y avait une solidarité, une familiarité entre les gens. Ma mère était mère au foyer, et comme ma grand-mère, qui était couturière dans sa jeunesse, elle nous faisait nos vêtements. Il y avait la voisine qui venait prendre des renseignements. Il y avait de l'entraide».*

**Danielle se rappelle certaines anecdotes liées à la vie dans ce quartier :** *«Le voisin à côté de chez nous, n'aimait pas les chats, parce qu'ils faisaient des trous dans ses plantations. Quand j'étais gamine, entre les deux maisons, il y avait un petit passage et j'aimais bien aller le voir. Il mettait des grilles sur ses plates-bandes et il marquait dessus à la craie «interdit aux chats». Moi, en tant que gamine, je trouvais ça formidable. En plus, il avait des lapins. Et puis plus loin, il y avait une maison en haut de la rue Loucheur, que je connaissais par la fille. Eux ils avaient des pigeons. Donc quand on avait envie de manger du pigeon, on savait où aller».*

**Pour s'approvisionner, pas encore de grande surface, et les commerces ne sont pas toujours à proximité :** *«Pour faire les courses, il n'y avait qu'une seule épicerie, à l'emplacement du pont, là où la rue Mauvoisin enjambe le boulevard.*

*Gabory. En fait, à l'époque, dans la rue du Clos Toreau, côté St-Sébastien, il y avait un boucher et aussi une mercerie. C'est donc que les gens faisaient de la couture chez eux. Et il y avait une boucherie-charcuterie qui faisait un peu d'épicerie. Et il y avait la boulangerie, en face de l'église St-Jean. Ça voulait dire, que pour faire les courses, ma mère prenait son vélo et partait soit au marché du Lion d'Or, la plupart du temps c'était là, ou bien descendait à Saint-Jacques. Il n'y avait pas d'autre solution. Pour des raisons de budget, les gens avaient des potagers et de la volaille. C'était bien d'avoir des œufs frais à la maison, parce qu'à l'épicerie ça coûtait un peu plus cher».*

**Pour la plupart, les enfants sont scolarisés à l'école primaire Ledru-Rollin tandis que les plus jeunes vont à l'école maternelle de la cité Saint-Jacques :** *«Nous étions une génération de gamins tous à peu près du même âge, nés après guerre. Comme on allait à l'école à Ledru-Rollin, on était déjà pas mal à se connaître. Dans la rue du Clos Toreau, en bas du triangle il y a un chemin entre deux maisons qui correspondait aussi à un accès à la tenue maraîchère. Normalement on n'avait pas le droit de passer par là, il fallait qu'on prenne la route de Clisson, et on nous disait de faire attention à cause*



L'école maternelle de la cité Saint-Jacques en 1954

*des voitures. Quand on finissait l'école à 18 h après l'étude on partait du chemin des Herses, malgré tout on traversait la tenue maraîchère pour arriver au bas du triangle du Clos Toreau. Le passage existe toujours. Je nous revois, c'était en 1955 ou 56, et c'était la première année où le catéchisme se faisait un soir de la semaine. Ce soir-là, on partait à 17 h au lieu de 18 h. On devait être 2,3 à partir et on coupait par la tenue maraîchère pour aller plus vite. On se faisait des plans de gamines : «vous n'avez pas le droit d'y aller, si le gardien vous chope, vous allez avoir des ennuis». A chaque fois qu'on y allait on était en «terrain interdit». Quand on voyait le gardien on se planquait derrière un grand mur. En fait de gardien, c'était un des maraîchers, il était un petit peu bourru, et quand il nous voyait, comme on n'était pas censé passer par là, il devait nous rabrouer un petit peu».*

**La jeune fille qu'elle est devenue profite de ses dimanches pour fréquenter les salons Laheux, une institution dans le coin. «Ils faisaient «Dimanche après-midi dansant». C'était avec orchestre, c'était une aubaine ! Et moi j'avais trouvé une combine. Je bossais mes cours et je savais qu'à partir d'une certaine heure ils nous laissaient entrer sans payer ! J'y allais pour passer la fin de l'après-midi. Les salons Laheux faisaient des réceptions, des mariages, des tonus. Je me rappelle être allée là-bas à des tonus du lycée Guist'hau».**

**Lavie professionnelle de Danièle l'éloigne provisoirement du quartier, alors que se crée la nouvelle percée vers le sud, et que se construisent les immeubles HLM du Clos Toreau. Il ne semble pas que cette nouvelle urbanisation ait apporté beaucoup de changements dans la vie des habitants du secteur. «Je n'ai pas eu d'écho de la part de mon père que ça aurait créé beaucoup de changements par rapport aux habitants du quartier».**

# *La deuxième ligne de ponts et le boulevard Emile Gaboru*



L'inauguration le 17 septembre 1966 de la deuxième ligne de ponts et l'ouverture du boulevard Emile Gaboru est l'aboutissement d'un projet fort ancien. Jusqu'à cette date, seul le pont de Pirmil assure la liaison entre les deux rives de la Loire. C'est par ce pont que s'opère la plus grande partie des échanges routiers entre les départements situés au nord et au sud de Nantes. Ce nouveau franchissement de la Loire transforme la partie est du quartier.

Le 27 août 1948, un arrêté interministériel approuve le plan d'aménagement de la Ville de Nantes dans lequel la déviation de la route de Clisson, la RN 148 bis, et l'édification d'une seconde ligne de ponts sur la Loire sont programmées.

**Au début des années 50, la municipalité donne la priorité à l'ouverture d'une «nouvelle voie située dans le prolongement d'une future ligne de ponts à construire sur les bras de la Loire dont la réalisation serait envisagée à plus lointaine échéance par la Ville».**

**Le 7 mars 1956, l'ingénieur en chef, Chauchoy, expose au préfet la nature du futur chantier : «Le projet dont il s'agit prévoit l'ouverture d'une voie nouvelle entre le lieu-dit «la Croix des Herses» et le lieu-dit «la Grande Grèneraie».**

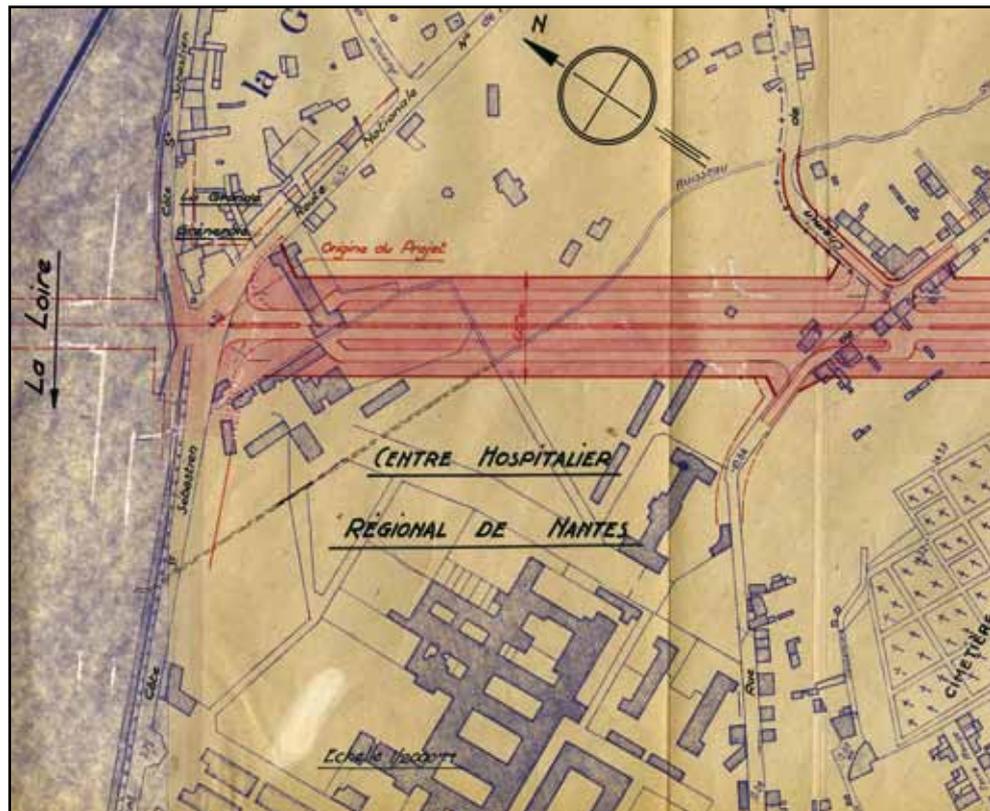


Vue aérienne du quartier en 1968 / © AMN



## Les destructions de la RN 148 bis

Le tracé de la nouvelle voie occasionna un certain nombre de destructions immobilières et la disparition de certaines activités dont nous vous présentons ici quelques exemples.







Construction du pont Georges Clémenceau sur le bras de Pirmil en mars 1966 / © AMN - 26Fi56

*Le tracé est situé dans le prolongement de l'avenue Carnot et d'une deuxième ligne de ponts sur la Loire. L'ouverture de cette voie nouvelle permettrait de décongestionner la partie de la rue Saint-Jacques située entre la Croix des Herses et le pont de Pirmil ; cette section est très étroite et il s'y superpose à la circulation générale, une circulation locale très chargée en raison de la présence de nombreuses maisons de commerces et du centre hospitalier régional... Il s'agit de supprimer le goulot d'étranglement que constitue la rue Saint Jacques entre le pont de Pirmil et la Croix des Herses».*

En remontant du sud vers le nord, le tracé, rectiligne, traverse le bas de la route de Clisson, le haut de la rue Bonne-Garde, coupe en deux l'ossuaire situé à l'est du



La deuxième ligne de ponts et l'échangeur de la Grande Grèneraie au milieu des années 70 / © Collection particulière

cimetière Saint-Jacques, englobe une partie des terrains et bâtiments de l'Hôpital, notamment l'école d'infirmière qui devra être démolie et reconstruite un peu plus à l'est.

Dès 1954, les propriétaires et occupants des terrains concernés par le tracé de la future voie s'inquiètent et se regroupent au sein d'un «Groupement de défense des expropriés du boulevard de Bonne Garde à Croix des Herses» dont le siège se situe dans les locaux de l'Hôtel de la Maison Rouge, route de Clisson.

La création de la ZUP de Beaulieu en 1960 réactive la nécessité d'une seconde ligne de ponts sur la Loire. La déviation de la route de Clisson et l'édification d'un nouveau pont

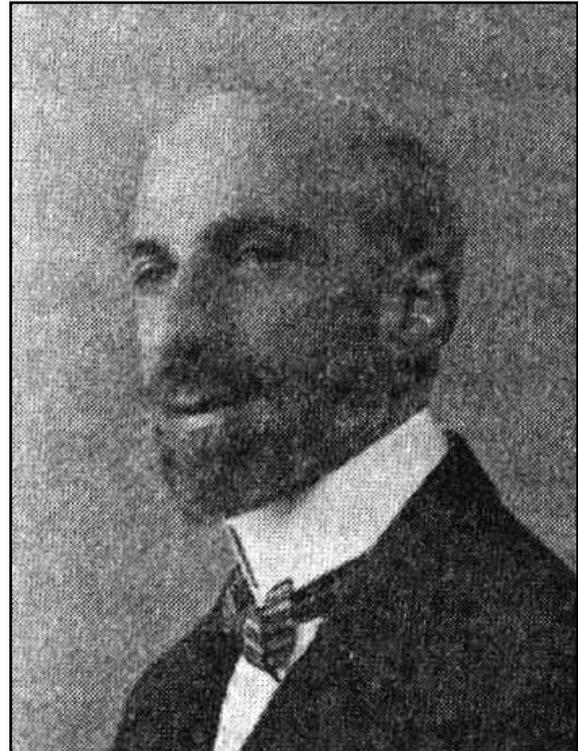
sur le bras de Pirmil sont alors conçues comme un ensemble dont l'extrémité sud se situe à la Croix des Herses et qui à terme intégrera la future «déviation express de la route de Caen».

En juin 1964, les travaux de construction des ponts débutent et deux années plus tard, le 17 septembre 1966, la nouvelle ligne des ponts est inaugurée en présence d'Edgard Pisani, alors ministre de l'Équipement. Dès cette date, la municipalité rend hommage à Georges Clémenceau en attribuant son nom au nouveau pont du bras de Pirmil. Deux ans plus tard, la déviation de la RN 148 bis honore la mémoire de l'archiviste et historien, Emile Gabory.

## Emile Gabory

Emile Gabory naît le 17 décembre 1872 à Vallet, au coeur du vignoble nantais, dans une famille de viticulteurs. D'abord archiviste départemental de la Vendée, on lui doit de nombreux ouvrages notamment sur la Révolution et l'Empire dans la région tels que *«Napoléon et le Vendée»*. Puis, occupant le même poste pour la Loire-Inférieure, il se fait le biographe de personnages qui ont marqué l'histoire de la Bretagne comme Anne de Bretagne ou encore Sainte-Anne d'Auray.

Distingué six fois par l'Académie Française pour son œuvre en tant qu'écrivain, il a également endossé les fonctions de directeur du service des réfugiés pendant la première guerre mondiale et de conseiller général en Loire-Inférieure avant de s'éteindre en 1954.



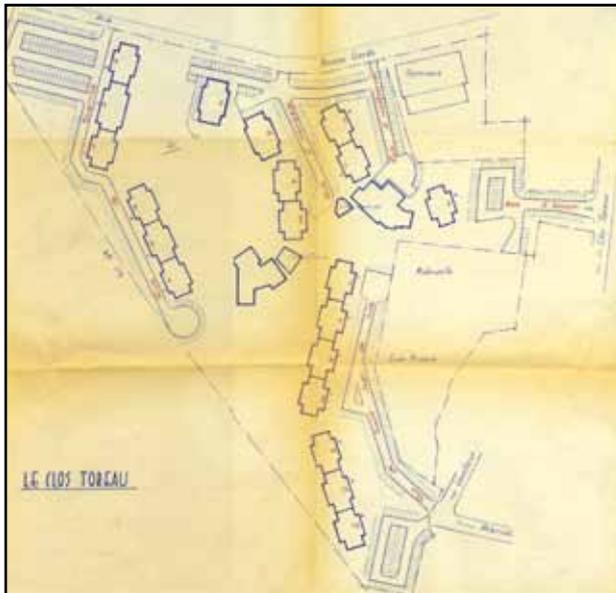
Portrait d'Emile Gabory / © Collection Bernard Lebeau



## *La cité HLM du Clos Toreau*

**En 1969, l'Office public d'HLM projette la réalisation d'une cité de 607 logements sur un terrain de huit hectares situé entre le prolongement de la deuxième ligne de ponts et la rue Bonne Garde au lieu-dit «Le Clos Toreau».**

**Un an plus tard, l'opération prévoit finalement la construction de 654 logements. Les travaux débutent en 1971 et les premiers habitants emménagent en 1972. Dès septembre 1971, l'office public d'HLM propose d'attribuer aux nouvelles voies créées dans la cité, les noms de cinq localités du Sud-Ouest de la France.**



Plan de la cité HLM du Clos Toreau en 1971 / © AMN -  
dénomination des voies dans les grands ensembles

La construction de la cité HLM du Clos Toreau, conçue par les architectes Evano et Pellerin, au début des années 70, achève un cycle de construction de masse engagée par l'Office public des HLM dont le scénario s'est invariablement répété depuis les années 60 : sur une période de deux ou trois ans maximum, la ville achète les terrains (avec ou sans recours à une procédure d'expropriation), les architectes présentent le plan-masse et le programme en lien avec le montage financier. La programmation des locaux commerciaux et la dénomination des voies annoncent l'arrivée des habitants. Vient ensuite l'aménagement des espaces verts, l'installation du centre social, la construction d'un groupe scolaire et d'un bassin pour les enfants préfigurent la vie du nouveau quartier.



**du vide-ordures qui était rapidement plein.** *«Ce n'était pas du standing, mais pour l'époque...».*

**La description des communs achève le décor :** *«Chaque palier distribuait six appartements. C'était immense et noir. Le noir total. Ce n'était pas un lieu convivial».*

**La population est répartie dans les immeubles selon la composition du foyer.** Rue de Biarritz, les immeubles n°1, 3 et 5 sont divisés en T2 ou T3 et destinés aux couples avec un ou deux enfants pour certains. Ainsi à la naissance de leur fille, Brigitte et son mari quittent leur T2 pour un T3 sur le même palier. Pour les habitants des immeubles de cette rue, le projet est le même : *«Beaucoup de gens qui sont venus là au début savaient qu'ils ne passeraient que quelques années au Clos Toreau puis qu'ils achèteraient ailleurs. Au deuxième enfant souvent, ils partaient. C'était une cage d'escalier un peu particulière, par rapport à la rue Saint Jean de Luz où des T4 et des T5 accueillait des grandes familles. Les gens qui y étaient installés ne partaient pas. Rue de Biarritz il y avait un camion de déménagement tous les samedis, ça bougeait beaucoup, on était là vraiment pour très peu de temps».*

**D'un immeuble à l'autre, la population est très différente. Brigitte évoque un**

**sentiment de «frontière» entre sa rue et la rue Saint Jean de Luz :** *«Dans les immeubles de Saint Jean de Luz, il y avait beaucoup de chambres, beaucoup d'enfants et la femme restait à la maison. Quand on arrivait dans la cage d'escalier, il y avait plein d'enfants qui couraient, alors que dans notre hall, c'était le calme plat».*

**Dans un autre immeuble, les logements étaient attribués aux populations immigrées et dans un autre, il n'y avait que des personnes âgées :** *«Rien n'était fait pour amener de la mixité».*

**Ce clivage instauré par la forme de l'habitat et des modes de vie différents se ressent dans la vie sociale :** *«Sur notre palier, il y avait six appartements. Les femmes travaillaient, personne ne se connaissait. Je ne connaissais même pas les gens qui habitaient sur mon palier, on ne se voyait pas».*

**En neuf ans de vie au Clos Toreau, Brigitte n'a pas vraiment souvenir de contacts avec les gens. Il n'existait pas encore de fêtes de quartier pour favoriser les rencontres :** *«Je me rappelle de quelques familles comme ça parce qu'ils avaient des enfants les uns derrière les autres, ça m'épatait !».*

**Certaines figures apparaissent comme les seuls repères dans le quartier, comme le gardien ou les nourrices :** *«Il y avait un gardien qui venait pour encaisser le loyer à date fixe. Il habitait la cage d'escalier au n°5. Il s'occupait un peu de l'entretien, sortait les poubelles... Il y avait aussi beaucoup de nourrices dans le quartier. Les nourrices, c'était le pivot du Clos Toreau. Elles savaient tout. La vie sociale, c'était chez elles ! Elles ont gardé tous les enfants du quartier».*

**Brigitte raconte la vie chez la nourrice de ses enfants, madame Guérif :** *les réunions Tupperware, la cuisine du cochon pendant deux ou trois jours à laquelle participaient les enfants, la coiffeuse qui passait régulièrement et qui s'occupait de tout ce petit monde, les uns après les autres. «Il y avait une présence, une vie...On n'avait qu'une envie, c'était de s'asseoir et de papoter. On arrivait quand on voulait, on ne comptait pas les heures, on n'était jamais de trop».*

**Pour ce qui est des transports, Brigitte explique la situation en 1972 :** *«A l'époque, ce n'était pas évident de sortir du Clos Toreau. Un seul bus, le 28 puis le 42, desservait tout le Sud-Loire. Il passait au coin de la rue Bonne Garde, mais comme il venait de loin, il était toujours plein. L'abri bus donnait sur le boulevard. A l'époque les bus étaient dans la circulation ordinaire, il n'y avait pas de voie de bus. La circulation*

*était bloquée à partir du Clos Toreau et on roulait au pas jusqu'au château».*

**Ce qui marque Brigitte à son arrivée, c'est le nombre de commerces sur la place de la cité :** *«Il y avait une maison de la presse, une pharmacie, une mercerie, un petit supermarché et de l'autre côté du boulevard, il y avait le Suma».*

**Brigitte raconte les nouvelles habitudes des habitants :** *«Le samedi, on allait au Casino de Beaulieu. A l'époque, c'était le début du supermarché, c'était la nouveauté. C'était nouveau, par exemple, de trouver des vêtements d'enfants parce qu'avant il fallait aller dans les boutiques spécialisées du centre, et c'était cher. C'était joindre l'utile à l'agréable, trouver des produits qu'on ne trouvait pas ailleurs et à des prix intéressants».*

**Brigitte et sa famille ont quitté le quartier en 1981 pour s'installer dans un pavillon à Vertou. Elle garde un très bon souvenir de ses neuf années passées au Clos Toreau.**

**Anne-Marie emménage en 1973 dans la tour de la rue d'Ascain dans laquelle elle va vivre vingt-quatre ans. Les souvenirs sont bien présents et elle nous parle de sa nouvelle vie dans ce quartier tout neuf.**

*«Je suis arrivée en 1973. L'immeuble où j'étais, rue d'Ascain, avait encore beaucoup d'appartements libres. Mais je crois que la cité a dû commencer en 1971 par la rue de Biarritz. La rue d'Ascain a été construite après. On disait «la tour» parce que c'est un immeuble tout seul, il n'est pas aligné et il est un peu en retrait. D'un côté, ce n'était que des grands logements, des T5 où il n'y avait que des familles nombreuses avec huit enfants, sept chez moi et six ou cinq en dessous. Et je crois qu'il y en avait neuf au dernier étage».*

**L'entente est excellente entre ces grandes familles. «Quand on est arrivé en octobre 1973, tout le reste était déjà habité. C'était la dernière tour construite et la dernière mise en location. Il y avait quelques appartements occupés, puis les habitants sont arrivés progressivement et on a fait connaissance. J'avais la chance d'avoir un mari qui se liait beaucoup. On avait de très bons contacts. On avait juste au-dessus de chez nous une famille de Portugais. Ils étaient super, on a vite sympathisé. En dessous, c'était également une famille de Portugais».**

**En attendant la construction du centre commercial, les courses se font de l'autre côté de la route, au SUMA, qui deviendra CHAMPION, puis le SUPER U actuel. Les commerces du Clos-Toreau sortiront de**



Le centre commercial SUMA et la cité du Clos Toreau en 1979 / © AMN - 34Fi114

**terre peu de temps après son arrivée.** *«Il y avait une poissonnerie, une mercerie et vêtements de prêt à porter, un coiffeur, une supérette, une pharmacie et un bureau de tabac. Et la supérette je ne sais pas si elle avait un nom, parce qu'on disait toujours « on va chez monsieur Davieau».*

**Mais, au fil des années, comme dans beaucoup de quartiers, nombre de commerces fermeront les uns après les autres :** *«Le premier à fermer a été la supérette, parce que son propriétaire avait des problèmes de santé et il ne pouvait plus porter les cageots de légumes. Il a été obligé de laisser. Après est venu, je ne sais plus dans quel ordre, un système de vente sur palettes, moins de travail, moins d'employés, mais ça n'a pas très bien marché, les gens n'y allaient pas trop. Donc ça n'a pas tenu et progressivement, la poissonnerie est partie, elle a été remplacée par un marchand de téléviseurs réparateur, la mercerie est partie aussi. Au fur et à mesure presque tout a fermé».*

**Le Clos-Toreau ce sont aussi différentes populations qui s'intègrent au quartier et parmi elles des religieuses, toujours présentes :** *«Ce sont des sœurs de la congrégation de Saint-Gildas. Elles ont un T5 et un T3, rue d'Ascain, au cinquième et au neuvième. Maintenant elles sont en retraite, mais moi j'en ai connues quand elles étaient en activité. A l'époque, l'une était enseignante*

*à Toutes-Aides, une autre travaillait à la Sécurité Sociale. Il y en avait d'autres qui étaient aide-ménagères. Certaines travaillaient et d'autres étaient en retraite. Et maintenant elles ne travaillent plus, sinon du bénévolat».*

**Des handicapés résident également rue d'Ascain :** *«C'est une association de soignants et de soignés qui est là et ils étaient déjà présents à l'époque. Ils avaient un contact avec le château de Louis de Funès (Château de Clermont au Cellier). Ils allaient tous les matins là-bas, ils y avaient des ateliers et ils revenaient le soir. Il y en avait un grand, dégingandé, qui était là, il avait une guitare. Il sortait dehors avec sa guitare et tous les enfants du quartier étaient autour de lui et il chantait».*

**La vie sociale et associative s'organise rapidement avec la création du conseil d'équipement :** *«Le conseil d'équipement c'est un groupe de locataires qui acceptent de prendre des responsabilités et d'organiser la vie du quartier en liaison avec le centre socio-culturel».* **Au sein de ce conseil d'équipement, le mari d'Anne-Marie sera un membre très actif.**

## *La tenue Baudy, en 1957, rue Bonne Garde*

© Collection particulière



**Henri est né rue Bonne Garde, dans la maison de ses parents maraîchers. Leur tenue a disparu au moment de la construction du boulevard Emile Gabory.**

*«Mes grands-parents avaient acheté cette tenue vers 1900 et mon père y est né en 1903. J'ai commencé à travailler vers quatorze ou quinze ans, tout en suivant des cours. J'ai fait mon apprentissage chez mes parents sur cette tenue et j'y ai travaillé jusqu'en 1961. J'avais vingt-sept ans. Mes parents ont continué puis ils ont vendu au milieu des années 60. C'est là que tout a changé. En 1965, ils étaient les derniers maraîchers de Nantes à utiliser un cheval. Ce cheval, que l'on voit sur la photo, servait aussi pour les kermesses de la paroisse Saint-Jacques.»*